

# L'Aristoloche

Journal instructif et satirique paraissant quand il veut

n° 23

Rédacteur : Pierre de Laubier – Abonnement : [pierredelaubier.e-monsite.com](http://pierredelaubier.e-monsite.com)

14 février 2016

« J'ai longtemps cherché le moyen de me faire haïr de mes contemporains. » — LEON BLOY.

## Le rire est aigu, mais l'accent est grave

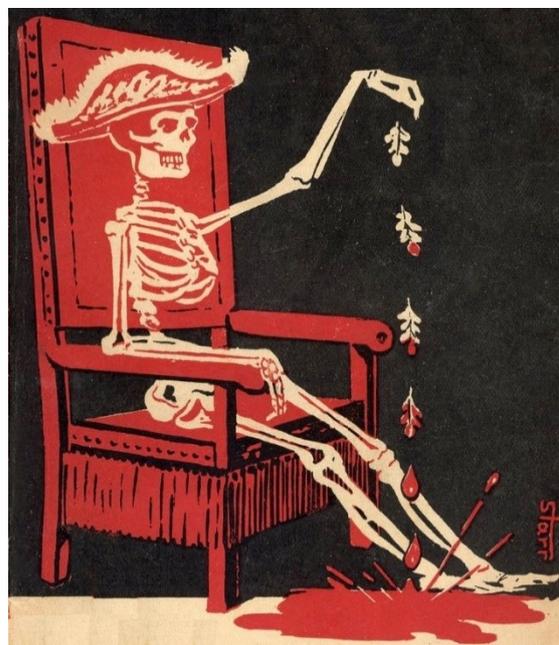
Quand Richelieu fonda l'Académie française, ceux dont la plume était l'outil de travail, hommes de loi pour la plupart, en déduisirent tout naturellement que le cardinal avait l'intention de lever des taxes sur ceux qui négligeraient de conformer leur orthographe aux édits de cette docte assemblée. Il semble que ces craintes n'étaient pas fondées. Mais en est-on si sûr ?

Le cardinal de Richelieu était un joyeux drille. Comme les soucis du gouvernement l'empêchaient de s'adonner tout entier à sa vocation d'humoriste, il avait chargé une équipe d'écrivains de rédiger les comédies dont il concevait la trame. Un autre humoriste de ce temps-là, Corneille, encore petit à l'époque, fit partie de cette joyeuse bande. La comédie était en effet le genre de prédilection de l'auteur du vers fameux : « Plus le désir s'accroît quand l'effet se recule », que les critiques, incapables d'en goûter le sel, ont toujours voulu faire passer pour une inadvertance.

Par malheur, il était mal séant, pour un tragédien, de s'abaisser jusqu'au genre de la comédie. Si bien qu'une fois devenu grand, Corneille fut contraint de chercher un prête-nom, qu'il trouva en la personne d'un fils de tapissier qui, sous couvert de tournées théâtrales, s'occupait de placer la marchandise paternelle. Il put ainsi continuer à écrire des comédies, qui furent jouées et plus tard publiées sous le nom de Molière.

Quand Corneille quitta son service pour se mettre à son compte, en 1635, le cardinal se fâcha tout rouge, mais il en fallait plus pour éteindre sa verve. Renonçant à écrire des pièces, il se tourna vers la mise en scène et, mettant en œuvre un projet qu'il avait conçu l'année précédente, il réunit une nouvelle troupe que, pour railler la manie de ses contemporains pour l'antiquaillerie, il décora du nom pompeux d'Académie.

Comme la rancune et l'esprit facétieux font quelquefois bon ménage, l'une des premières tâches de cette joyeuse compagnie fut d'arbitrer la querelle du *Cid*, ce qui scella la réconciliation



par le rire du cardinal et du dramaturge. L'objet de ce débat burlesque était de trancher la question suivante : est-il permis au public d'accorder ses suffrages à une pièce qui contrevient aux prescriptions des critiques, tandis que d'honnêtes auteurs qui s'y conforment avec application végètent dans l'obscurité ? Il s'agissait, en somme, de

choisir entre la règle des trois unités et la semaine des quatre jeudis.

Ce fut le cardinal Mazarin qui assura la pérennité de l'Académie, en faisant édifier pour elle un théâtre digne de recevoir le public le mieux choisi. Car le but n'était pas d'amuser la galerie, mais de mener à bien une entreprise artistique de haut vol : l'invention du théâtre absolu, beaucoup plus fort que le théâtre total.

Dans le théâtre absolu, les acteurs sont les seuls à savoir qu'ils sont en train de jouer la comédie. Les spectateurs sont convaincus que les académiciens se livrent à une occupation sérieuse. L'expression « le spectacle est dans la salle » prend alors tout son sens, puisque les acteurs jouent pour des spectateurs qui n'ont pas conscience de l'être, ce qui fait des acteurs les véritables spectateurs d'un spectacle joué, sans le savoir, par les spectateurs eux-mêmes, qui, se croyant spectateurs, ignorent que les acteurs sont des spectateurs et qu'ils sont, eux, le véritable spectacle. On voit que Richelieu s'est montré, dans l'art de la mise en abyme, aussi fort que Velasquez avec *les Ménines*.

### **L'ennui mortel, le rire immortel**

Pour faire durer la plaisanterie, le cardinal avait chargé l'Académie de rédiger un dictionnaire. La lenteur calculée avec laquelle elle s'acquitta de cette tâche soutint l'attention du public et permit l'organisation d'innombrables représentations, au cours desquelles les académiciens improvisaient d'irrésistibles dialogues. Ils faisaient mine, par exemple, de chercher à établir si c'est l'océan qui entoure les terres, ou l'inverse. Furetière rapporte avec admiration que ces virtuoses réussirent à tenir l'audience en haleine pendant trois séances avant d'arriver à définir l'oreille comme étant l'organe de l'ouïe.

Puis l'éclat du roi solaire et de ses satellites aveugla peu à peu les esprits, qui épaissirent en même temps que les perruques. Colbert, greffier tatillon de cette momification enrubannée, voulut donner à la lenteur lunaire de la pantomime académique la démarche empressée des commis qui trottaient sous sa fêrule. Lorsqu'il assista en personne à une représentation, il fut facile de faire croire à cet habitué du conseil des ministres que cette poignée de vieillards indolents était plongée dans une authentique besogne. Mais ces vieux farceurs portèrent l'illusion à son comble en imaginant à son intention une interminable discussion sur le sens du mot « ami », qui n'avait sûrement pas été choisi au hasard. Pour fêter la réussite de ce coup fumant, ils allèrent se rincer

le gosier non loin de là au café Procope, alors à la mode.

Quand Furetière fit paraître son dictionnaire, l'Académie tenait séance depuis cinquante-cinq ans. Comme cet ouvrage utile risquait de capter l'intérêt du public, l'Académie reprit la main en chassant Furetière de ses rangs (mais ils étaient de mèche, comme le prouve le fait qu'il ne fut pas remplacé). Le plus fort est que nul ne trouva bizarre que rédiger un dictionnaire fût un motif d'exclusion d'une compagnie chargée de rédiger un dictionnaire ! Quatre ans plus tard, le dictionnaire de l'Académie finit par paraître, et il fut impossible d'en cacher la vraie nature : c'était bel et bien une œuvre comique.

### **La coupole est pleine**

L'Académie atteignit son point de perfection quand, la compagnie se renouvelant, les académiciens eux-mêmes perdirent conscience de jouer la comédie. Puis vint la révolution, qui prépara l'avènement de Napoléon, à qui on peut reprocher bien des choses, sauf le sens de l'humour. L'auteur de la maxime : « Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas » franchit ce pas en affublant les académiciens d'un uniforme chamarré assorti d'une épée, faisant d'eux l'état-major des futurs escadrons de hussards noirs qui, deux générations plus tard, firent régner l'ordre orthographique jusque dans les villages reculés.

La nature humoristique de l'Académie avait échappé au génial artisan de la caporalisation nationale. Mais il en devina l'intérêt politique. Car Richelieu, entrepreneur d'illusions comiques, était aussi un profond politique. Jamais il n'aurait conçu une mystification d'une telle envergure qui ne fût en même temps une expérience, visant à établir jusqu'à quelles limites le gouvernement pouvait étendre son emprise sur les particuliers. Le résultat fut que de limite, il n'y en avait pas.

Aujourd'hui, nul n'ose plus écrire ni même parler sa langue natale sans la permission d'un corps constitué. On annonce que le modeste nénufar qui flotte parmi les lentilles d'eau à la surface des étangs pourrait perdre les fioritures héliénistiques qui l'apparentaient (selon une généalogie réfutée par d'Hozier) à l'antique nymphéa. A cette nouvelle, des clameurs circonflexes montent – ô ironie ! – vers l'Académie elle-même.

Faire comme bon lui semble ne vient plus à l'esprit de personne. Ce qu'on appelle à présent « liberté » n'est plus la faculté d'agir à sa guise, mais le droit d'obtenir d'un aréopage quelconque qu'il empêche autrui de faire gaiement (ou gaïment) ce qui lui chante. ■